

L'île septentrionale d'Hokkaido, ou le froid comme modification de la représentation d'un lieu

Sabine Kraenker

Université de Helsinki (Finlande)

Résumé – Dans cet article, l'auteure veut montrer que le froid dans le cadre de l'archipel japonais peut être associé à une saison de l'amour, comme dans l'œuvre de Jean-Philippe Toussaint, ou encore que la neige et le froid peuvent être associés à un certain univers onirique nippon, comme chez Amélie Nothomb. Par contre, sur l'île d'Hokkaido, le froid est perçu par les voyageurs tels Nicolas Bouvier et Jean-François Sabouret comme un moyen de se livrer à une plongée dans le monde de leur passé et de leur enfance. Chez Haruki Murakami, enfin, l'exotisme de l'île d'Hokkaido, si différente dans sa culture et son climat, permet néanmoins d'amener la culture de la ville dans la nature sauvage quoique bienveillante. Dans ces derniers cas, le froid (entre autres) modifie la perception du lieu et permet de le transformer en un ailleurs qui correspond aux attentes des écrivains.

La représentation géographique d'un Japonais est différente de celle d'un Occidental lorsqu'il s'agit de situer dans l'espace l'archipel nippon, puisque la représentation nord/sud qui prédomine chez les Occidentaux est remplacée par la représentation est/ouest chez les Japonais. Cependant les cultures occidentale et orientale s'accordent à considérer l'île d'Hokkaido comme étant dans le nord de l'archipel nippon (et non dans une opposition ouest/est) et sont d'accord pour décrire cette île comme une terre froide, au climat quasi sibérien.

Comment peut-on qualifier en général le climat japonais? Il se caractérise par un printemps et un automne splendides, un été à la chaleur écrasante et humide précédé de la saison des pluies (en juin et début juillet) et par un hiver au froid parfois vif. Le froid ne semble pas perçu comme une dominante du climat japonais. Cependant, il est mentionné dans la littérature francophone contemporaine s'intéressant au Japon. Il devient ainsi intéressant de voir comment il est décrit et comment ensuite le froid et la neige au Japon sont eux aussi décrits du point de vue de voyageurs francophones sur l'île d'Hokkaido. Amélie Nothomb, que

l'on peut considérer comme un peu japonaise dans la mesure où l'une de ses premières langues fut le japonais, qu'elle est née au Japon et qu'elle y a passé ses premières années, fait dans *Métaphysique des tubes*¹ de très belles descriptions de la saison des pluies et de la symbiose qu'elle vit à ce moment-là avec les éléments.

Un épisode plus curieux se déroule dans *Ni d'Ève ni d'Adam*², le texte où Nothomb raconte sa relation avec un jeune Japonais, Rinri, qu'elle est supposée épouser, mais qu'elle quittera quelques temps avant le mariage en s'enfuyant en Belgique. Dans ce récit, elle part faire une course en montagne, où elle manque de perdre la vie, car elle s'égaré et risque de mourir de froid. Cependant, on peut se demander si la description de cette aventure est entièrement le fait d'un narrateur complètement occidental. En effet, elle part en décembre, seule, pour l'ascension d'une montagne de deux mille mètres, sous la neige. Elle décrit la sauvagerie des montagnes du Japon, en comparaison de celles de l'Europe, en quelque sorte domestiquées par le tourisme. Elle ne mentionne pas la sauvagerie pour indiquer le danger que représentent les montagnes, mais pour insister sur le fait qu'elles sont vierges de toute infrastructure et qu'une fois qu'on y est, on y est vraiment seul.

Durant son excursion, elle compte atteindre un refuge au sommet duquel elle devrait passer la nuit. Trois cents mètres avant qu'elle y parvienne, une tempête de neige s'abat sur elle. Au lieu de chercher à s'abriter, Nothomb reste au cœur des tourbillons de neige et en fait une description poétique. Par chance, elle parviendra à atteindre le refuge, un peu en somnambule, car elle n'y voit rien. Dans la cabane en bois, mystérieusement, elle trouve un poêle brûlant et elle continue à jubiler, comme elle le fera durant presque tout le périple. La description de son aventure donne l'impression au lecteur qu'elle est complètement inconsciente des dangers qu'elle court. Puis, la douleur du froid la saisit, elle en est ivre, elle ne parvient plus à se réchauffer, la morsure de la tempête l'a pénétrée trop profondément. Elle s'enroule autour du poêle brûlant avec un pyjama et un plaid comme seules protections, mais elle ne sent plus rien, ni le chaud ni le froid. Elle ne frissonne pas, son corps est comme mort. Le lendemain matin, elle ouvre, selon ses propres termes,

¹ Amélie Nothomb, *Métaphysique des tubes*, Paris, Albin Michel, 2000.

² Amélie Nothomb, *Ni d'Ève ni d'Adam*, Paris, Albin Michel, 2007.

le tombeau que constitue la cabane, habillée de ses vêtements gelés, et elle va vers le « mystère », toujours selon ses propres termes. En effet, après avoir miraculeusement survécu grâce au poêle, il lui faut trouver son chemin pour rentrer. Elle part au plus vite pour sauver sa peau, avec l'énergie du désespoir, et finit par trouver son chemin. La tonalité générale de l'épisode est celle d'une personne qui ne voit surtout que la bienveillance de la nature, sa beauté, et accessoirement prend conscience de ses dangers. Nothomb doit aller très loin dans la prise de risque avant de réaliser dans quelle situation elle se trouve. Est-on là devant l'inconscience de sa jeunesse ou devant une vision différente du monde, inspirée de la conception japonaise, qui rend la nature davantage bienveillante et en osmose avec l'homme, pleine d'esprits bien intentionnés prêts à aider le voyageur égaré ?

Un autre écrivain contemporain francophone, Jean-Philippe Toussaint, fait, à de nombreuses reprises, référence au Japon dans son œuvre. Dans *Faire l'amour*³, premier texte du cycle Marie, il décrit le froid à Tokyo lors de sa déambulation en chaussons éponge de l'hôtel, dans la nuit, avec Marie, à la recherche d'un restaurant, puis d'un taxi pour rentrer à l'hôtel. Le froid, la neige mouillée, la nuit, un séisme, la déambulation dans Tokyo sont alors associés à la dernière chance de ce couple de se retrouver, occasion qui se soldera par un échec. À un autre moment de cette aventure, le narrateur décrit son séjour dans la maison en bois d'un ami français à Kyoto, mal isolée, dans laquelle il faut sans cesse défaire ses souliers pour passer d'une pièce à l'autre. L'auteur y décrit précisément comment il souffre du froid à l'intérieur de cette maison.

On trouve donc plutôt épisodiquement des exemples de description du froid associés au Japon, exemples qui correspondent à certaines attentes culturelles, comme le froid associé à la fin d'un amour ou bien encore le froid qui suscite une sorte d'état second où l'on a l'impression d'être en relation avec des *kamis*, les esprits japonais. Par contre, le froid ne peut pas être dissocié de la description de l'île d'Hokkaïdo, le lien entre les deux étant même une évidence pour un Japonais de souche. À noter d'ailleurs que les Japonais recherchent sur l'île septentrionale un peu d'air et de fraîcheur en été, pour échapper à l'étuve de la capitale.

³ Jean-Philippe Toussaint, *Faire l'amour*, Paris, Éditions de Minuit, 2002.

Les deux auteurs européens que nous étudierons de manière plus approfondie ici, soit Nicolas Bouvier et Jean-François Sabouret, ont eu les parcours suivants par rapport à l'île d'Hokkaido.

Nicolas Bouvier (1929-1998) découvre le Japon dans les années 1955-1956, expérience dont il rend compte dans ses carnets, dans *Le vide et le plein*⁴ et dans une *Chronique japonaise*⁵ qui relate les années 1964-1965, lesquelles nous intéressent plus particulièrement, car on y trouve une partie intitulée «L'île sans mémoire» où l'auteur raconte son parcours sur l'île d'Hokkaido. Cette section constitue la dernière du livre (la cinquième) et s'ouvre sur le vingtième chapitre, intitulé «Le chemin de la mer du Nord», car *hoku* signifie nord, *kai* la mer et *do* le chemin.

Jean-François Sabouret (1946-), quant à lui, signe une chronique toute en nuances de trente années passées au pays du Soleil levant dans son texte *Besoin de Japon*⁶. Il y raconte dans la première partie son arrivée au Hokkaido, l'île la plus septentrionale de l'archipel nippon, dans un chapitre intitulé «Le nord perdu et retrouvé».

Le contact avec le nord de l'archipel nippon constitue donc pour le second une initiation au Japon, une première approche de l'Asie, tandis que pour le premier, ce contact est un aboutissement, la fin du voyage, le terme du livre et d'un long parcours.

Premières approches de l'île d'Hokkaido

L'expérience du Nord est généralement associée au froid, à la neige et à la glace, à la blancheur et, à la rigueur, à la nuit, pour ceux qui vivent sous certaines latitudes, avec son corollaire durant l'été et le printemps: la lumière intense.

Ces attentes seront déçues chez le lecteur de Bouvier et Sabouret, car il ne sera question ici que de grisaille, de brouillard, de lourdeur, auxquels seront inévitablement combinés des épisodes de mélancolie, de dépression. Le froid est mentionné, mais ne semble pas vraiment source

⁴ Nicolas Bouvier, *Le vide et le plein*, Paris, Hoëbeke, 2004,

⁵ Nicolas Bouvier, *Chronique japonaise*, Paris, Payot, 2001.

⁶ Jean-François Sabouret, *Besoin de Japon*, Paris, Seuil, 2004.

d'un état d'âme particulier. Dans une écriture rétrospective, il conduit même à l'humour chez Sabouret, qui s'amuse à reconstituer ses nuits dans une maison glaciale durant lesquelles il est obligé de se chauffer alternativement la tête puis les pieds. Bouvier, qui se souvient au Japon sur sa paillasse pleine de puces d'une paillasse semblable dans un pays chaud, est sujet à la mélancolie, mais c'est pourtant davantage le souvenir de la lumière du Sud que celui de la chaleur qui fait naître en lui la nostalgie.

Cependant, la présentation du Nord passe d'abord chez les deux écrivains par un exposé de l'histoire de l'île. Mais, avant de nous livrer l'historique de cette partie de l'archipel, Bouvier précise :

Dans la géographie idéale des Japonais, le Hokkaïdo est une case mal remplie. La plupart des Japonais dans la quarantaine n'y sont jamais allés, n'y iront plus et sont bien en peine de donner leur opinion là-dessus. Pour eux, cette terre est sans prestige parce qu'elle est presque sans histoire, mais il faut reconnaître qu'ils ne se sont pas souciés de lui en donner une : à peine l'avaient-ils découverte qu'ils s'en sont détournés, et cette indifférence a duré mille ans⁷.

Ainsi Hokkaïdo est-il un lieu aussi mystérieux pour les Japonais que le Japon peut l'être pour les Européens, à la différence près qu'il est vide d'attente, qu'il ne les intéresse pas.

Cet endroit « sans histoire » d'un point de vue nippon va donner lieu à de nombreuses explications de la part de Bouvier et de Sabouret. Ainsi apprend-on que :

Telle est à peu près, à la fin du XII^e siècle, l'image qu'on se forme du nord de la Grande Île : pays de violence et de neige, sans saints ni calligraphes, où l'on ne va qu'en garnison ou en disgrâce. Elle ne changera guère. Quant au Hokkaïdo, qui s'appelle alors Yezogashima (l'île des Barbares), ce n'est encore qu'une Tartarie boréale et presque mythologique que les chroniques mentionnent à peine⁸.

⁷ Nicolas Bouvier, *Chronique japonaise*, *op. cit.*, p. 190.

⁸ *Ibid.*, p. 191.

Un lieu considéré presque sans histoire pour les uns va donner lieu curieusement à de longs développements historiques de la part des voyageurs qui le découvrent. Volonté de leur part de donner sens, de conférer sa place à cette partie du Japon qui ne ressemble pas au Japon tel que les voyageurs et les Japonais le conçoivent? Étrange aussi le fait que le nom du lieu semble être une donnée fluctuante au cours du temps, comme si l'endroit était en quête de son identité :

À Edo (Tokyo), le gouvernement s'inquiète de ces incursions étrangères et envoie, enfin! un bonze mathématicien lever la carte de ce territoire dont il s'est jusqu'alors si peu soucié. Au Japon, le nom est lié à la chance : après un échec aux examens, après un tournoi malheureux, un étudiant ou un lutteur professionnel changent leur nom et repartent à zéro. À la fin du XIX^e siècle, Yezogashima en fait autant. L'île des Rustres est rebaptisée Chemin de la mer du Nord (Hokkaido), ce qui relève un peu son prestige, et l'équipe exceptionnelle qui constitue le nouveau gouvernement Meiji lui accorde toute son attention⁹.

Ainsi le nom change-t-il et, avec lui, le statut de l'île, bien que la méfiance reste de mise. L'île des Barbares, habitée par une peuplade mal connue (les Aïnous), devient « le chemin de la mer du Nord », une voie, une ouverture vers une direction, mais qui reste mystérieuse, hermétique, inquiétante pour les Japonais en raison de sa situation géographique et son passé :

Le Hokkaido a fait peau neuve, mais sans parvenir à désarmer tout à fait la méfiance des Japonais du *main land*. Trop d'ingrédients nouveaux sont entrés dans ce mélange pour qu'ils en reconnaissent le goût. Ils ne sont pas certains d'être encore au Japon. [...] Aujourd'hui encore, un jeune assistant de Tokyo nommé à l'université de Sapporo ira, deux fois sur trois, y vivre dans une chambrette comme un militaire en garnison, laissant sa famille dans le Sud, par crainte que dans cette île sans passé elle ne perde les « bons usages » et ne devienne

⁹ *Ibid.*, p. 192-193.

manu-nuki (carré, sans façon), un terme que les Japonais ont emprunté aux Américains (*manu* = *manners*) et qu'ils leur appliquent parfois, assorti d'un suffixe privatif¹⁰.

C'est la crainte de l'influence du lieu sur les personnes, la peur de l'affrontement, de la cohabitation avec les autochtones de l'île qui pourraient occasionner une contamination, une perte des repères et de la culture qui conditionnent la méfiance. Pays inconnu et sauvage pour les Japonais qui doivent y séjourner, pays de méfiance et de répulsion, l'endroit fait peur. C'est dans ce lieu énigmatique que Sabouret et Bouvier vont faire leurs expériences. Mais d'ores et déjà, on aura compris que la situation septentrionale du lieu, son climat inhospitalier l'hiver et sa peuplade originelle en font un lieu à part pour les Japonais, un lieu dont la représentation est fortement modifiée par sa situation géographique et son climat qui forgent en grande partie sa dimension mystérieuse.

L'expérience sensorielle à Hokkaïdo des visiteurs francophones

La légèreté, le lisse, le vide, la discrétion semblent être des qualités primordiales pour un Japonais. Bouvier se ressent comme un être qui n'est pas à la hauteur de ces attentes, en particulier un soir, dans une auberge :

À l'auberge de Matsushima

Dans l'esprit de bien des Japonais, l'Occidental est un être troublé, plein de scories et de caillots. Tout à fait moi ce soir. Aussi la perfection de cette chambre nue m'écrase. Me réprouve. Me donne l'impression d'être sale alors que je sors du bain. D'avoir trop de poils, et de désirs immodestes, et peut-être même un ou deux membres superflus. Il y a dans ce décor – comme d'ailleurs dans la nourriture – une immatériabilité qui répète sans cesse : faites-vous petits, ne blessez pas l'air, ne blessez pas notre œil avec vos affreux blousons de couleur, ne soyez pas si remuants et n'offensez pas cette perfection un peu exsangue que nous jardinons depuis huit cents ans¹¹.

¹⁰ *Ibid.*, p. 194.

¹¹ *Ibid.*, p. 196.

Or, ce qui frappe dans la description qui sera faite d'Hokkaido par les Européens, c'est qu'elle renvoie à des valeurs aux antipodes de celles communément respectées par les Japonais. On y remarque la couleur verte, le trèfle, mais surtout la pesanteur du paysage, la couleur brune, le monde paysan omniprésent. Cependant, ce monde paysan n'est pas représenté sous la forme attendue du paysan cultivant son riz, mais sous l'aspect d'une campagne grasse, faite de trèfles, d'herbages, de chevaux pesant trois cents kilos (ce qui n'est pourtant pas très lourd pour un cheval), de métiers suggérant la lourdeur.

L'ensemble donne une impression de fausse note par rapport aux paysages japonais habituels, ce qui n'empêche nullement à la description de laisser transparaître un certain appétit de l'auteur pour cet environnement :

Noheji (Nord-Honshu)

Le jour se lève sur cette petite gare, sur ces chaumes pourris par la pluie, sur les champs d'un vert soûlant qui me descend tout droit de l'œil à l'estomac. Une herbe avec du trèfle dedans, une herbe comme je n'en ai pas vu depuis bientôt deux ans, et c'est une nuit de train et deux degrés de latitude nord qui apportent ce trèfle-là. Je débarque dans une gare encombrée de troncs équarris et, par un tapis de sciure qui sent fort, j'atteins l'unique rue de cette pauvre bourgade où chacun porte une lourde houe sur l'épaule, où même les enfants sont sans âge, où quantité de détails « font nord » et satisfont quelque chose en moi qui était frustré depuis longtemps. Ce sont : des saules, des pâquerettes doubles, des lessives aux couleurs intenses sur fond d'herbe mouillée, un maréchal-ferrant dans l'odeur de corne brûlée, une sellerie où l'on teint les harnais dans des tons sourds, et des chevaux noirs posés partout comme des plombs qui arriment le paysage, qui lui enlèvent cette évanescence (est-ce bien un paysage ?) des « vues » du Sud si appréciées des connaisseurs, grands chevaux qui se foutent du Zen, pèsent trois cents kilos, vous tirent tout ça vers le bas comme un « couac » de contrebasse, et sont complètement absorbés par ce même trèfle qui me met l'eau à la bouche¹².

¹² *Ibid.*, p. 198.

Sabouret fera le même type d'expérience du monde paysan, mais il ne la décrira pas sous la forme de paysages : il rendra compte de son contact avec des paysans de l'île et de leur connivence précédés d'abord par une grande méfiance. Celle-ci s'évanouira lorsqu'il évoquera son enfance sur les terres du Berry. Après son adoption par les paysans suit une description gourmande de ce que la terre offre à ses habitants comme nourriture, et comment le travail des hommes transforme ses biens en délices.

Les deux hommes font le même type d'expérience. Ils seront en contact avec des cultures à dominante verte, retiendront de l'hiver la grisaille, la boue, et des saisons en général, la pesanteur. Le lieu et ses couleurs rappellent aussi la terre de l'enfance, la terre de la mère patrie par la couleur verte qui colore les pâturages, par la couleur brune qui renvoie aux métiers lourds de la terre et à la boue, par les chevaux imposants qui illustrent le dur labour des sillons :

En outre cette gare vient de m'en rappeler une autre dans le canton de Vaud (Suisse) où, à six ou sept ans, j'ai souvent somnolé, jambes ballantes et le nez dans mes mouffes en attendant le train de lait. Enfin ! me direz-vous, ce ciel polaire et bas, cette mer étale, cette absence, ces corbeaux, pourquoi le canton de Vaud ? C'est la lumière de cette lampe opaline à contrepois accrochée trop haut au-dessus de la table, la façon dont les paquets bruns fortement ficelés s'entassent derrière le guichet, le bruit de cette grosse pendule ronde dont les secondes sont larges comme le doigt, bref, de ces riens qui s'agencent et conspirent pour former un climat. Car ce n'est pas par l'identité des choses elles-mêmes, mais par les rapports qui s'établissent secrètement entre ces choses que des lieux qui n'auraient rien en commun entrent soudain en résonance dans une logique hallucinée et entièrement nouvelle¹³...

C'est bien ici de correspondances au sens baudelairien dont il est question, correspondances entre des éléments qui renvoient à d'autres éléments et créent un sentiment d'harmonie. Ces éléments disparates appartiennent à un ailleurs géographique, social et historique, celui de

¹³ *Ibid.*, p. 238.

l'enfance française ou suisse, et c'est ici à un véritable déplacement au sens où Lévi-Strauss l'a défini que la rencontre avec Hokkaïdo semble conduire, déplacement vers les terres du passé.

Curieusement, donc, les couleurs sont à la fois perçues dans leur violence et leur singularité, mais non jugées par rapport aux « normes » japonaises, et elles permettent aux voyageurs qui ont déjà fait un déplacement dans la société, l'espace et le temps japonais, d'en faire un autre en sens inverse, dans le temps, le milieu, la géographie de l'enfance. Le mouvement dans l'espace ouvre la porte au mouvement dans le temps. L'île d'Hokkaïdo, parce que située dans le nord de l'archipel, parce que froide, n'est plus perçue comme faisant réellement partie de l'espace nippon, mais renvoie aux terres et au temps de l'enfance. Le froid et le climat d'Hokkaïdo, terre plutôt inhospitalière et ne correspondant pas vraiment aux critères habituels de la nature telle que l'aiment les Japonais, transforment l'île en un lieu en quelque sorte mythique qui renvoie à l'enfance, dans un ailleurs et un temps lointains. Le froid et le climat changent la représentation d'un lieu qui devrait être perçu comme un bout de terre japonais, perception dans laquelle ce lieu ne s'inscrit justement pas. L'association de Hokkaïdo et du froid qui est attendue, surtout parce que les voyageurs sont pendant l'hiver (aussi) sur l'île, est repoussée pour être remplacée par l'association île/lourdeur qui s'oppose à la légèreté du Japon habituel. Cette association est vécue comme une libération par les voyageurs et par un retour vers l'enfance. L'enjeu qui aurait dû être simplement climatique devient un enjeu culturel.

L'utilisation romanesque de l'île d'Hokkaïdo par Murakami

Chez Haruki Murakami, dans *La course au mouton sauvage*¹⁴, on trouve un récit qui évoque les Aïnous, évocation qui est aussi présente dans *1Q84*¹⁵. On peut y déceler une probable culpabilité de la part de Murakami par rapport au peu de considération qui a été allouée au Japon à cette minorité et une volonté de lui donner une visibilité internationale.

¹⁴ Haruki Murakami, *La course au mouton sauvage*, Paris, Seuil, 1990 [1982].

¹⁵ Haruki Murakami, *1Q84*, Paris, Belfond, coll. « Littérature étrangère », 2011-2012 [2009-2010], 3 t.

Les Aïnous sont une minorité ethnique du Japon, installée à Hokkaïdo, qui a une peau claire, des yeux ronds et une pilosité abondante. Ils ont été stigmatisés comme les Burakumin. Cette ethnie est présente dans *La course au mouton sauvage* à travers le personnage aïnou qui emmène les pionniers de la communauté de Junitaki lorsqu'ils fondent leur village. En 1881, en effet, de misérables métayers couverts de dettes partent de leur région d'origine et tentent de refaire leur vie sur l'île d'Hokkaïdo. Le personnage principal du roman de Murakami lit l'histoire de cette épopée dans le train qui le mène sur l'île.

Les deux protagonistes principaux du roman, qui se déroule dans les années 1970, se rendent d'abord à Sapporo en avion, puis ils se déplacent plus en avant sur l'île en train et finalement à pied.

On remarque également dans la description qui est faite de ce voyage l'influence de la culture dominante japonaise dans les choix qui sont opérés. Ainsi, la petite amie, pour ce voyage singulier et aventurier, veut-elle apporter dans ses bagages des talons aiguille et sa belle robe de soirée, et elle se demande pourquoi il faut acheter des vêtements chauds et des chaussures de marche. Les protagonistes ne sont pas prêts à abandonner ou à relativiser leurs réflexes de citadins de grandes métropoles. Ils n'imaginent pas vraiment se rendre dans un environnement différent. Ou bien, si cet environnement est différent, il ne peut l'être, à leurs yeux, que superficiellement. C'est pourquoi il doit y avoir une auberge dans le plus petit village et une utilité, en pleine nature, à avoir avec soi des vêtements d'apparat.

D'autre part, la maison perdue dans la nature offre néanmoins tout le confort, même si, au départ, elle a été construite de bric et de broc. Le texte insiste sur la propreté méticuleuse des lieux, sur le rangement, sur l'abondance des provisions. La moindre trace de saleté est effacée immédiatement. On y fait soigneusement la vaisselle. On s'y occupe bien de soi, on se rase... En résumé, on ne perd pas ses réflexes culturels – ou on ne prend pas le risque de les perdre.

Enfin, durant le trajet en train, lorsque le narrateur lit le récit de la naissance de la communauté de Junitaki, la description qui est faite dans ce récit de l'île d'Hokkaïdo est très violente. Le lieu est décrit comme étant inhospitalier et dangereux, on y risque sa vie (famine, champs

dévastés, froid, trente centimètres de neige près de son lit...). Pourtant, cet aspect, bien mentionné dans le récit, disparaît de manière anormale à l'époque contemporaine. Seul le passage autour de la montagne est dangereux, mais il symbolise le passage entre deux mondes dans le roman. Le chauffeur du Maître, c'est-à-dire le passeur entre deux mondes, au retour, attend d'ailleurs là avec sa voiture. Curieusement, durant le séjour en montagne, le froid sera mentionné, mais jamais considéré comme dangereux. Même se perdre dans la forêt enneigée ne provoque pas d'angoisse particulière, ce qui est assez singulier et loin des attentes habituelles du lecteur, qui comprend que le protagoniste peut mettre très facilement sa vie en danger dans un environnement aussi hostile dans lequel toute erreur humaine peut se payer cher. Il y a donc chez Murakami la vision d'une nature hautement bienveillante, quoi qu'elle soit.

En conclusion, on peut dire que les trois auteurs ramènent Hokkaïdo à ce qu'ils connaissent. Chez Murakami, la culture de la ville est transposée dans la nature sauvage. Aucun des réflexes culturels acquis ne doit être mis en question ou relativisé dans ce contexte différent. Au contraire, ils doivent être d'autant plus scrupuleusement accomplis. C'est ce qui explique pourquoi la maison perdue dans la montagne doit être entretenue comme une maison japonaise citadine, ancrée dans la civilisation. Le vrai risque de la nature ne se trouve ainsi pas dans le danger du froid ou de la neige, mais dans la perte des repères culturels. Les voyageurs francophones quant à eux voient sur l'île la campagne et la montagne de leur enfance.

Pour les trois auteurs, Hokkaïdo, terre inhospitalière, devient un lieu porteur d'autres valeurs, qui, dans tous les cas, s'éloigne du Japon traditionnel. Le froid et le climat difficile, décrits de manière objective par des écrits scientifiques, se transforment en données subjectives par ceux qui font l'expérience de l'île. Le froid est secondaire. Pour les deux voyageurs francophones, les éléments climatiques de l'île les rapprochent de leur culture d'origine en rendant la lourdeur et la boue bienvenues. Pour Murakami, le froid et le climat n'ont aucune influence directe sur le comportement des personnages. Le froid n'est pas perçu comme dangereux ou désagréable, il est sans conséquence. Mais le froid et le climat de l'île font d'elle un lieu hors norme qui permet à une histoire étonnante, magique de se déployer. Le lieu où la mort n'est pas vraiment la mort, puisqu'on peut toujours encore converser avec les vivants quand on est

mort. L'île, sa situation, son climat, son histoire sont des données qui sont nécessaires pour la crédibilité de l'apparition du surnaturel. Pour les voyageurs francophones, le lieu et son climat sont les supports d'un retour en pensée vers le passé et la terre de l'enfance. Pour Murakami aussi, le climat n'est pas problématique, l'homme est en harmonie avec son environnement naturel alors qu'en Occident, on aura tendance à penser qu'il faut soumettre la nature.